

inutile de douter de tout, » et il ajoute : « En doutant, nous cherchons; en cherchant, nous trouvons la vérité<sup>1</sup>. » Abélard était bien sûr, en effet, d'embarrasser les esprits par ses extraits habilement opposés les uns aux autres. Pouvait-il être également certain que les « tendres » lecteurs auxquels il communiquait mystérieusement le *Sic et non*, seraient en état de découvrir le vrai au milieu de ce chaos? Désirait-il même qu'ils le découvrirent? On a le droit de supposer le contraire, puisqu'il ne leur fournit aucun moyen de sortir de ce labyrinthe. Le procédé employé par le *Sic et non* a été le procédé favori de plusieurs sceptiques. Vanini s'en servit en 1615 contre la Providence dans son *Amphithéâtre*<sup>2</sup> et Bayle l'employa à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, dans son *Dictionnaire philosophique*, pour ébranler toutes les vérités religieuses. Abélard aurait pu dire avec ce sceptique qu'il était un « assemble-nues, » comme le Jupiter d'Homère<sup>3</sup>, et ses intentions ne sont pas moins suspectes.

tia, quæ teneros lectores ad maximum inquirendæ veritatis exercitium provocent et acutiores ex inquisitione reddant. » *Sic et non*, t. CLXVIII, col. 1349.

<sup>1</sup> « Dubitare de singulis non erit inutile (Aristote). — Dubitando, continue Abélard, ad inquisitionem venimus, inquirendo veritatem percipimus. » *Opera*, t. CLXXVIII, col. 1349.

<sup>2</sup> *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, in-8°, Lyon, 1615. Cf. *Œuvres philosophiques* de Vanini, traduites pour la première fois par X. Rousselot, in-12, Paris, 1842, Notice, p. xi.

<sup>3</sup> Νεφέλη γερῆτης. « Je ne suis que Jupiter assemble-nues, écrivait Bayle au P. Tournemine; mon talent est de former des doutes. » Nous reviendrons sur Bayle au t. II, l. III, ch. I, et nous parlerons de Vanini à la fin du présent volume, III<sup>e</sup> époque, l. I, ch. IV.

Abélard fut condamné au concile de Soissons en 1121 et à celui de Sens en 1140. Le pape Innocent II confirma les décrets portés contre lui<sup>1</sup>. Il fut combattu et réfuté par saint Bernard. Ce grand docteur avait très bien saisi le levain de rationalisme caché au fond des erreurs de l'*Introduction à la Théologie* et de la *Théologie chrétienne*<sup>2</sup>. Dès les premières lignes de sa réfutation, l'abbé de Clairvaux s'écrie avec véhémence, mais avec justesse : « Nous avons en France un vieux maître qui est devenu un théologien novateur; pendant sa jeunesse, il s'est fait un jeu de la dialectique, maintenant il déraisonne sur les Saintes Écritures. Il s'efforce de ressusciter des dogmes autrefois condamnés et ensevelis dans l'oubli, les siens et ceux des autres, et il y ajoute des erreurs nouvelles. Il n'ignore rien de tout ce qui est dans le ciel ni de tout ce qui est sur la terre, excepté le mot : Je ne sais pas. Il regarde le ciel en face, il scrute les profondeurs de Dieu, et puis, revenant à

<sup>1</sup> Sur ces conciles et l'ensemble des erreurs d'Abélard, voir Heffele, *Histoire des conciles*, trad. Delarc, t. VII, p. 161-166, 250-288.

<sup>2</sup> Il n'avait pas vu le *Sic et non*. — « Guillaume de Saint-Thierry, en dénonçant à saint Bernard la théologie d'Abélard, déferée plus tard et condamnée au concile de Sens, en 1140, lui parle du *Sic et non* comme d'un ouvrage suspect qui circulait mystérieusement parmi les élèves et les partisans d'Abélard. C'est là la seule mention du *Sic et non* qu'on rencontre dans tout le moyen âge. » V. Cousin, *Ouvrages inédits d'Abélard*, *Introd.*, p. CLXXXV. Voici les paroles de G. de Saint-Thierry : « Sunt autem, ut audio, adhuc alia ejus opuscula, quorum nomina sunt *Sic et non*, *Scito te ipsum* et alia quædam de quibus timeo ne, sicut monstruosi sunt nominis, sic etiam sint monstruosi dogmatis; sed, sicut dicunt, oderunt lucem, nec etiam quæsitæ inveniuntur. » *Epist.* CCCXVI, dans les *Œuvres* de S. Bernard, *Patr. lat.*, t. CLXXXII, col. 532.



nous, il se fait fort de rendre raison de tout, même de ce qui est au-dessus de la raison. Il prêche ainsi contre la raison de même que contre la foi, car qu'y a-t-il de plus déraisonnable que de vouloir expliquer à l'aide de la raison ce qui est au-dessus de la raison? Et qu'y a-t-il de plus contraire à la foi que de refuser de croire ce que la raison ne peut atteindre<sup>1</sup>? »

Ces paroles, qui marquent les limites de séparation entre la raison et la foi, entre la philosophie et la théologie, restent toujours vraies et exactes<sup>2</sup>. On a reproché à l'abbé de Clairvaux d'avoir exagéré les erreurs d'Abélard<sup>3</sup>. Il est difficile de lui faire encore ce reproche,

<sup>1</sup> « Dum paratus est de omnibus reddere rationem, etiam quæ sunt supra rationem, et contra rationem præsumit, et contra fidem. Quid enim magis contra rationem quam ratione rationem conari transcendere? Et quid magis contra fidem, quam credere nolle quidquid non possit ratione attingere? » *Tract. de error. Abælardi*, I, I, t. CLXXXII, col. 1055. — Gautier de Mortagne reprocha aussi à Abélard d'avoir réduit la foi à une simple opinion. *Epistola ad Pet. Abælardum*, dans d'Achery, *Spicilegium*, 1723, t. III, p. 524. Sur les *Sententiæ Abælardi*, que S. Bernard attribuait à ce novateur et que ce dernier désavouait, voir H. Denifle, *Die Sentenzen Abælards und Bearbeitungen seiner Theologia vor Mitte des 12. Jhs.*, dans *Archiv für Litteratur- und Kirchengeschichte des Mittelalters*, t. I, 1885, p. 402-469.

<sup>2</sup> L'Église a toujours tenu le juste milieu entre le rationalisme et le fidéisme. « Fidem tuam ad amorem intelligentiæ cohortor, ad quam ratio vera perducit, et cui fides animum præparat, écrit S. Augustin... Intellectum valde ama; quia et ipsæ Scripturæ sanctæ, quæ magnarum rerum ante intelligentiam suadent fidem, nisi eas recte intelligas, utiles esse tibi non possunt. » *Ep. cxx ad Consentium*, 6, 13, t. XXXIII, col. 454, 459. Cf. Brugère, *De vera religione*, 1878, p. 4.

<sup>3</sup> On a aussi reproché à S. Bernard d'avoir persécuté Abélard. Ce sont là des exagérations. « Si Abélard n'a pas été martyr, S. Ber-

surtout depuis la publication des œuvres inédites du novateur. Si le rationalisme, appliqué à la foi et aux Saintes Écritures, ne s'y étale pas avec la même crudité que dans certains écrits modernes, il est pourtant impossible de l'y méconnaître. Souvent ses expressions, entourées de certains correctifs, sont susceptibles d'un sens orthodoxe, ou l'on peut du moins en atténuer la portée; la tendance rationaliste est cependant partout très accusée et indéniable. « Il parle avec soumission de l'autorité, avec respect de l'Église..., mais sortez des termes généraux et peut-être concevrez-vous mieux les scrupules et les alarmes de ses adversaires, avoue un de ses admirateurs et de ses apologistes, Charles de Rémusat<sup>1</sup>... Chrétien de cœur, orthodoxe d'intention, il était rationaliste par la nature et les antécédents de son génie; il n'avait touché à rien sans innover en quelque chose; il s'était constamment targué de penser sans maître, ou même de faire changer de maître à l'esprit humain. » Son œuvre « est l'œuvre d'un fidèle, mais elle contient plus d'un germe d'infidélité. Le rationalisme n'a point fait impunément irruption dans le dogme<sup>2</sup>. » « Abélard donnait de la foi une définition philosophiquement fautive, en la confondant avec l'opinion et la conjecture... Par une conséquence logique de

nard n'a pu être persécuteur. » Ed. Bonnier, *Abélard et S. Bernard*, in-18, Paris, 1862, p. xi. Cf. Vacandard, *Abélard, sa lutte avec S. Bernard, sa doctrine, sa méthode*, in-18, Paris, 1881. (Abélard veut prouver par la raison les mystères, p. 450-451.)

<sup>1</sup> Ch. de Rémusat, *Abélard*, Paris, 1845, t. II, p. 297-298. Cf. p. 303, 347, 352.

<sup>2</sup> Ch. de Rémusat, *Abélard*, t. II, p. 355.



cette première erreur, Abélard se vantait de donner une exposition raisonnée des mystères et sa méthode n'allait pas moins qu'à cette conclusion suprême du rationalisme : *la foi, c'est la raison*<sup>1</sup>. » Son orgueil sans bornes l'avait fait qualifier par ses contemporains de « rhinocéros indomptable<sup>2</sup>. » Il ne voulait dépendre de personne et était ainsi porté par la trempe même de son caractère vers la libre-pensée. C'était un rationaliste né avant le temps, un rationaliste en quelque sorte sans le savoir. « Ce qui constitue la véritable importance d'Abélard, dit M. Jules Simon<sup>3</sup>, c'est son attachement à la logique et au droit de démontrer, et, par suite, de discuter les vérités mêmes de la foi. Abélard ne songe pas à faire de la philosophie une puissance rivale de la religion, mais c'est à ce résultat qu'il tend sans le savoir... Abélard fonda une méthode et non une école... C'est... l'indépendance de la raison humaine qui a été combattue dans la personne d'Abélard. Abélard, malgré l'insuffisance de sa doctrine, mérite d'être compté parmi les précurseurs et les martyrs de la liberté de penser. »

<sup>1</sup> L'abbé Johanny de Rochely, *S. Bernard, Abélard et le rationalisme*, in-12, Paris, 1867, p. 228-229.

<sup>2</sup> « Instar rhinocerotis indomiti ; » « Rhinoceros ille. » *Beati Gosvini vita, celeberrimi Aquicinctensis (Anchin) monasterii abbatis, e veteribus ms. nunc primum edita, cura R. Gibboni, S. J.*, in-12, Douai, 1620, p. 79, 81.

<sup>3</sup> *Histoire de la philosophie*, dans le *Manuel de philosophie*, par A. Jacques, Jules Simon et E. Saisset, in-8°, Paris, 1847, p. 550. Cf. C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, 4 in-8°, Leipzig, 1855-1870, t. II, p. 161, 204 ; S. M. Deutsch, *Peter Abälard, ein kritischer Theologe des zwölften Jahrhunderts*, in-8°, Leipzig, 1883 ; *Literarische Rundschau*, 15 avril 1884, col. 233.

M. Cousin a comparé Abélard à Descartes : « Celui-ci, dit-il, n'a reconnu d'autre autorité que celle de la raison ; celui-là a entrepris de transporter la raison dans l'autorité. Tous deux ils doutent et ils cherchent ; ils veulent comprendre le plus possible et ne se reposer que dans l'évidence..., opiniâtres, aventureux, novateurs, révolutionnaires... Abélard et Descartes sont incontestablement les deux plus grands philosophes qu'ait produits la France, l'un au moyen âge, l'autre dans les temps modernes<sup>1</sup>. » On doit rabattre de ces éloges décernés par les rationalistes contemporains à un de leurs ancêtres. Abélard fut surtout un génie inquiet et un esprit faux ; mais il est vrai qu'il sema des germes qui devaient lever plus tard et amener la négation de l'inspiration des Livres Saints<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Ouvrages inédits d'Abélard*, 1836, *Introd.*, p. IV, v. A la p. CLXXXIV, M. Cousin ajoute : « Abélard est en théologie ce qu'il est en philosophie : ni tout à fait orthodoxe, ni tout à fait hérétique, mais beaucoup plus près de l'hérésie que de l'orthodoxie. » Plus loin, p. CXCIX, il reconnaît que « S. Bernard était assez fondé à lancer contre Abélard ces formidables paroles : « Cum de Trinitate loquitur, sapit Arium ; cum de gratia, sapit Pelagium ; cum de persona Christi, sapit Nestorium. » *Epistola cxcii ad Guidonem de Castello*, Migne, t. CLXXXII, col. 358-359.

<sup>2</sup> J. A. Fessler, *Abälard und Heloise*, Berlin, 1807, t. II, p. 591 et suiv., et Rixner, *Handbuch der Geschichte der Philosophie*, 2<sup>e</sup> édit., 4 in-8°, Sulzbach, 1829-1830, t. II, *Epoche I*, § 16, p. 29, et *Anhang III*, p. 31-38, ont soutenu qu'il y avait un fond de spinozisme dans la doctrine d'Abélard, et Fessler en a donné en preuve un tableau synoptique composé d'extraits parallèles d'Abélard et de Spinoza, mais la ressemblance qui existe dans les sept passages qu'il cite est purement extérieure. Ch. de Rémusat, *Abélard*, t. II, p. 389-391. Plusieurs historiens ont du reste affirmé qu'Amaury de Chartres avait été élève d'Abélard, *ibid.*, p. 390.



Abélard mourut converti; cependant sa conversion ne répara point le mal qu'il avait fait, il laissa des héritiers de ses idées et de ses tendances. Ses disciples continuèrent à être tourmentés par l'esprit de doute, ils multiplièrent les recherches, ils travaillèrent à créer une philosophie totalement indépendante de la révélation, ils regimbèrent contre l'Église. Un de ses élèves, Bernard Silvestris de Chartres, se fraya une voie nouvelle<sup>1</sup>. Ce fut un platonicien accompli qui, tout en voulant demeurer chrétien, eut des tendances de libre-pensée. Guillaume de Conches professa sur la Trinité des idées semblables à celles du maître<sup>2</sup>; Gilbert de la Porrée n'avait pas des sentiments bien différents et l'on raconte qu'Abélard l'ayant aperçu, en 1140, au concile de Sens, l'apostropha par ce vers d'Horace :

Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet.

Jean de Salisbury conserva toute sa vie une grande admiration pour celui qui avait été son premier maître

<sup>1</sup> « Eine freiweltliche Tendenz, » dit de lui Werner, *Wilhelm's von Auvergne Verhältniss zu den Platonikern des 12. Jahrhunderts*, in-8°, Vienne, 1873, p. 16; Schneid, *Die neuesten Schriften über die mittelalterliche Philosophie*, dans la *Literarische Rundschau*, 15 janvier 1884, col. 34-35. Voir Bernardi Silvestris *De Mundi Universitate libri duo sive Megacosmos et Microcosmos*, Innsbruck, 1876, dans C. S. Barach, *Bibliotheca philosophorum mediæ ætatis*, t. 1; l'Introduction, p. VII-XXI, fait connaître ce qu'on sait de sa vie et de ses écrits; *Histoire littéraire de la France*, t. XII, 1830, p. 261-274.

<sup>2</sup> « Post Theologiam Petri Abælardi Guillelmus de Conchis affert novam philosophiam, confirmans et multiplicans quæcumque ille dixit. » *Epistola* Guillelmi S. Theodorici, dans Tissier, *Bibliotheca Patrum Cisterc.*, t. IV, col. 127.

tre<sup>1</sup> et ses écrits portent la trace de l'enseignement qu'il avait reçu<sup>2</sup>. On voit que, comme l'écrivait Gerhoh de Reichersberg au pape Adrien IV, Abélard et Gilbert de la Porrée avaient laissé derrière eux une fumée épaisse<sup>3</sup>, qui obscurcissait aux yeux de plusieurs la lumière de la vérité.

Ce n'est pas cependant à l'enseignement d'Abélard qu'il faut rattacher, comme l'ont fait à tort quelques historiens, les erreurs d'Amaury de Chartres. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIII<sup>e</sup>, Amaury professa le panthéisme à l'université de Paris et dans son livre *Peri physeon*, en faisant à la Sainte Écriture une fausse application de la philosophie péripatéticienne<sup>4</sup>. Comme Scot Érigène, il soutint que le premier homme n'avait point de sexe, avant le péché<sup>5</sup>. Pour lui les noms de Père et de Fils n'étaient en Dieu que des mots sans aucune réalité objective. C'est par là qu'Amaury se rap-

<sup>1</sup> *Metalogicus*, II, x, *Patr. lat.*, t. CXCIX, col. 867.

<sup>2</sup> Voir M. Demimuid, *Jean de Salisbury*, in-8°, Paris, 1873, p. 138-139, 143, 149-150.

<sup>3</sup> « Fumant scholæ plures in Francia et aliis terris, permaxime a duabus caudis ticionum fumigantium videlicet Petri Abaiolardi et episcopi Gilliberti : quorum discipuli eorum dictis et scriptis imbuti, etc. » *Codex 434 Admontensis*, apud Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung*, t. II, p. 310.

<sup>4</sup> D'Argenté, *Collectio judiciorum*, t. I, p. 126-128. « Dixit omnia esse unum et omnia esse Deum. » *Ibid.*, p. 128. Hahn, *Geschichte der Ketzer*, t. III, 1850, p. 173-189. Amaury mourut en 1204. Voir Preger, *Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter*, t. I, p. 166-168, 173-184, et Herzog, *Real-Encyclopädie*, 2<sup>e</sup> édit., t. I, 1877, p. 324-326; B. Hauréau, *De la philosophie scolastique*, 1850, t. I, p. 391-413, où sont réunis tous les documents.

<sup>5</sup> Mansi, *Concil.*, t. XXII, col. 1080. Voir plus haut, p. 336, note 2



proche d'Abélard, mais sans être son élève. Ses disciples soutinrent que Dieu s'incarnait en tout homme aussi bien qu'en Jésus-Christ et que Dieu avait parlé par la bouche d'Ovide, comme par celle d'Augustin. Qui aime Dieu est impeccable, ou du moins ses péchés ne lui sont point imputés. Il n'y a ni ciel ni enfer. Celui qui connaît Dieu est en paradis, celui qui a commis le péché est en enfer, car le péché ressemble à une dent gâtée dans la bouche<sup>1</sup>.

Les deux principaux sectateurs d'Amaury furent Guillaume l'orfèvre et David de Dinan. Le système de ce dernier, en partie indépendant de son maître, se résumait dans cette formule : *Ergo Deus et vōs; et vln unum sunt*. « Dieu, esprit, matière sont identiques<sup>2</sup>. » Ces idées étaient exposées dans un livre aujourd'hui perdu et appelé *Quaternuli* ou *Quatrains*. La secte du libre esprit professa une doctrine analogue à celle de

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. XXII, col. 1080.

<sup>2</sup> Albert le Grand, *Summa de creaturis*, II, tr. I, q. 5, a. 2. La doctrine de David de Dinan nous est connue surtout par Albert le Grand, *ibid.*, et *Summa theol.*, I, tr. 4, q. 20, m. 2 et passim. Cf. S. Th., in-4<sup>um</sup> *Sentent.*, II, dist. 17, q. 1, a. 1; Krönlein, *Amalrich von Bena und David von Dinant*, dans les *Studien und Kritiken*, 1847, p. 271 et suiv.; Wetzler und Welte, *Kirchen-Lexicon*, t. III, 1849, p. 147; Hahn, *Geschichte der Ketzer*, t. III, 1850, p. 189-192; Hauréau, *De la philosophie scolastique*, Paris, 1850, t. I, p. 413-416; A. Jundt, *Histoire du panthéisme populaire*, in-8°, Paris, 1875, p. 14; Preger, *Geschichte der deutschen Mystik*, t. I, p. 184-191. Pour la condamnation de ses erreurs, voir Mansi, *Concil.*, t. XXII, p. 809-812. Sur les disciples d'Amaury en général, cf. d'Argentré, *Collectio judicior.*, t. I, p. 128-131, et *ibid.*, p. 132, sur David de Dinan en particulier.

David de Dinan, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Il en fut de même des Ortlibariens<sup>2</sup>.

Guillaume l'orfèvre et plusieurs autres disciples d'Amaury se rapprochèrent beaucoup, par quelques-unes des erreurs qu'ils ajoutèrent à celles de leurs maîtres<sup>3</sup>, des idées développées dans l'Évangile éternel dont nous allons parler dans le chapitre suivant. Amaury lui-même avait puisé la plupart de ses erreurs dans les écrits de Scot Érigène, auquel il avait emprunté, comme le fit aussi David de Dinan, jusqu'au titre de son livre<sup>4</sup>.

Tels furent les premiers rationalistes que nous ren-

<sup>1</sup> Preger, *Geschichte der deutschen Mystik*, t. I, p. 207-216 et p. 461-471.

<sup>2</sup> Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung*, t. II, p. 236-240; 374-376.

<sup>3</sup> Voici ce qu'enseignait Guillaume l'orfèvre : « Pater sub quibusdam formis operatus est in Veteri Testamento, scilicet legalibus, et Filius similiter sub quibusdam formis, ut in Sacramento altaris et Baptismi et aliis. Sicut ceciderunt formæ legales in primo Christi adventu, ita nunc cadent omnes formæ, quibus Filius operatus est, et cessabunt sacramenta, quia persona Spiritus Sancti clare manifestabit se, in quibus incarnabitur et principaliter per septem viros loquetur, quorum unus ipse Willelmus erat. » D'Argentré, *Collect. judic.*, t. I, p. 130. Sauf le dernier trait, cette doctrine n'est pas autre que celle de l'Évangile éternel.

<sup>4</sup> Quelques critiques ont contesté les emprunts faits par Amaury à Scot Érigène, mais Hahn a établi d'une manière décisive la réalité de ces emprunts, *Geschichte der Ketzer*, t. III, p. 194-199. Voir aussi Saint-René Taillandier, *Scot Érigène*, p. 236; Hauréau, *De la philosophie scolastique*, t. I, p. 405. La doctrine est la même pour le fond. Gerson dit, d'après le cardinal d'Ostie : « Joannis Scoti liber qui dicitur Periphyseon, id est, de natura, ut dicit Hostiensis, damnatus fuit per magistros Parisienses propter errores quos ab illo sumpsit dictus Amalricus. » Le livre d'Amaury s'appelait aussi *Peri*



controns dans l'histoire, depuis la victoire du Christianisme sur le paganisme. Aucun d'eux n'attaque la Bible de front, comme l'avaient fait les Celse et les Porphyre, mais ils posent tous des principes dont on tirera, quelques siècles plus tard, les fatales conséquences; en plaçant la raison au-dessus de l'autorité et en rejetant tout ce que la raison ne peut directement atteindre, on est amené à nier l'inspiration des Saintes Écritures, les miracles qu'elles rapportent et la révélation tout entière.

*physeon.* Les *Quaternuli* de David de Dinan avaient pour titre : *De tomis, hoc est divisionibus*, ce qui rappelle le titre de l'ouvrage de Scot Érigène : *De divisione naturarum*.

## CHAPITRE V.

### LES FAUX MYSTIQUES ET L'ÉVANGILE ÉTERNEL.

Le treizième siècle fut le plus grand du moyen âge. Ce fut le siècle de saint Louis, de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure. Il vit naître et grandir l'ordre de saint Dominique et celui de saint François d'Assise. Il nous a légué la Somme théologique de l'Ange de l'école. Que de problèmes n'a-t-il pas agités? Que de questions n'a-t-il pas essayé de résoudre? De nouveaux horizons semblaient s'ouvrir devant les esprits. Tout était plein de vie et aussi d'effervescence. Roger Bacon préluait déjà aux grandes découvertes de la science moderne. Cependant, comme il arrive trop souvent à ces moments où le monde paraît se rajeunir, quand les idées bouillonnent, il y eut, à côté du bien, beaucoup de mal, des exagérations, des erreurs, des hérésies même. Nous avons déjà vu comment, lorsque s'ouvrit ce siècle, les Albigeois dominaient dans le midi de la France; nous avons vu comment, vers la même époque, dans l'Université de Paris elle-même, Amaury de Chartres avait enseigné le panthéisme. Albigeois et panthéistes devaient bientôt disparaître, mais deux cou-